

La voix empêchée

Prison, de François Bon

par Richard Robert



François Bon. DR Albin-Michel 2007

Paru fin 1997, *Prison* a marqué la littérature contemporaine et reste une référence pour ceux qui s'intéressent aux « voix d'en bas », ces voix maladroites et entravées des déclassés et des marginaux de la langue. Construit à partir d'une expérience d'atelier d'écriture au centre des jeunes détenus de Gradignan, près de Bordeaux, le livre se tisse de voix diverses, entrelacées dans le contraste des registres mais avec comme horizon de conquérir « cette très haute égalité, égalité responsable dans le lien défait de la ville et ceux qui la constituent. » La parole, l'écrit, le moyen d'un accès à soi et aux autres : telle est l'expérience de l'atelier d'écriture. Le lecteur quant à lui fait une autre expérience : entendre, prêter attention, lire des mots traversant le mur d'indifférence qui nous sépare des détenus.

« Et pourquoi je suis en prison s'est que il me fallait de l'argent pour le commerce que je voulait ouvrir et l'or d'un Bisnesse avec un copain sa sais mal passer et on a n'est venue au main et il a trébucher et il ma tirer ver lui est le couteau que je portée et tombée de ma poche et il la ramassé est sur la peur je lai retournée plusieurs foits sur lui mais envant quont n'en vient au main il m'avais menacer moi et ma famille alors quant je les vue quil sestait enparu de mon couteaux saitaient moi ou lui mes aujourd'hui ses moi qui se retrouve en Prison est si saurait était moi qui serait mort ses lui que vous aurait trouver à ma place car il mavait menacer et il avait jurer que sétait moi ou lui et comme je le connaiser il étaient capable de le faire et sur la peur voilà le geste que jai fait est jamais je pourraient me le pardonnait... »

Parole brute du presqueillettré, aux prises avec une langue qui lui résiste et ne lui permet que difficilement de relater, de reconstruire son expérience : le texte de *Prison* se tisse de ces citations et extraits, partagés entre le style direct et le style indirect. La variété des tons et des registres renvoie à une commune difficulté à relater ou rendre compte d'une expérience qui a à voir avec l'indicible, l'incompréhensible ou le contradictoire : « Est-ce qu'on peut dire qu'on n'aime pas les voleurs, si on en est un ? », mais aussi le terrible : « Monsieur, je ne ferai point le texte que vous attendez de moi quand vous me dites de faire un texte sur mes souvenirs, ah non, surtout pas car vous ne ressentez pas ce qu'est-ce que ça me fait d'évoquer un souvenir ».

À des expériences qui se rétractent devant la parole ou la remémoration, qui se dérobent, s'ajoute une langue qui ne s'ajointe pas tout à fait au langage commun. Faisant travailler l'atelier sur le mot « maison », François Bon le voit ainsi devenir « foyer », et ce foyer se mettre au pluriel, renvoyant non plus à la stabilité chaleureuse de l'enfance mais à l'errance et, déjà, à la prise en charge dans une institution. Les paroles défaillantes, erratiques, mal fagotées des détenus renvoient à un monde en lambeaux, une société dont ne subsistent plus que les déchirures.

La figure majeure qui organise ce texte est peut-être la privation. Les jeunes détenus ont manqué de beaucoup de choses, mais surtout, comme l'écrivait Pierre Lepape dans sa recension du livre (*Le Monde*, 30 janvier 1998), « Ils sont privés de réalité faute d'avoir des mots pour la dire, des phrases pour l'articuler. »

C'est une forme de fatalité qui pointe, qui se devine entre les lignes : on sent, on ne peut s'empêcher de sentir que ces destins sont tracés d'avance, que la prison n'est pas la résultante accidentelle d'un acte qu'on ne s'explique pas, mais une des composantes d'un univers social et linguistique isolé de l'expérience commune, un univers placé *en marge* des paroles, écrits, échanges qui tissent notre monde.

Mais c'est toute la force de l'expérience relatée et rejouée dans le texte de François Bon que de faire surgir la possibilité d'autre chose : une ressaisie de soi par la parole ; la construction d'un texte comme une reconstruction de la personne, et surtout un échange, qui des voix dispersées et cacophoniques, fait émerger une sorte de chœur.

En négatif d'abord, puis timidement et comme par intermittence, s'esquisse ainsi non pas une leçon mais un horizon : la prison comme défaut de langue, comme privation d'un accès harmonieux au monde, à l'autre, à soi et à sa propre expérience. L'idée même de réinsertion, dès lors, ne peut être conçue que comme une insertion dans le langage commun, une accession – problématique, difficile, terriblement entravée – à la position de sujet, seul moyen de s'inscrire dans une communauté humaine.